

CHAPITRE V

LES TEXTES SAPIENTIAUX

INTRODUCTION

Nous avons précédemment indiqué que, selon la répartition de l'Ancien Testament déterminée par le Concile de Trente et reprise par la Bible de Jérusalem, la troisième partie constitue l'ensemble des livres dit poétiques et sapientiaux qui comprend sept titres, dont quatre appartiennent au genre littéraire des livres sapientiaux proprement dits. Ce sont le *Livre des Proverbes*, le *Livre de l'Ecclésiaste* (qu'on appelle aussi *Qohélet*), le *Livre de la Sagesse*, et, enfin, le *Livre de l'Ecclésiastique* (aussi appelé *Le Siracide*). Ces deux derniers sont dits *deutérocannoniques* (c'est-à-dire canoniques au deuxième degré). Car leur canonicité, autrement dit leur prétention à être considérés comme inspirés par Dieu, n'est acceptée que par les autorités catholiques et orthodoxes, les juifs et les protestants refusant, pour des raisons que nous avons précédemment exposées, d'en admettre la canonicité.

LES SOURCES DE LA LITTÉRATURE SAPIENTIALE HÉBRAÏQUE

Jusqu'au XIX^e siècle de notre ère — à part les écrits des penseurs grecs et romains —, les seules manifestations connues en provenance du Proche-Orient de textes sapientiaux, c'est-à-dire de textes destinés à la réflexion portant sur la *sagesse*¹, venaient de la Bible. Entendons par *sagesse* un ensemble de règles propres à éclairer la conduite à tenir devant les exigences de la vie, et la recherche d'un sens à donner à la destinée humaine. Une tradition ininterrompue nous les avait transmis à travers les écrits originaux et les multiples traductions qui en avaient été entreprises. On croyait même que les textes bibliques dataient du commencement du monde ou, tout au moins, de la création de l'écriture par les Hébreux, attribution dont on sait de nos jours qu'elle est erronée. À cette époque, les hiéroglyphes égyptiens et les textes cunéiformes de Mésopotamie, dont des explorateurs européens avaient commencé à rapporter de modestes échantillons, gardaient

¹ Le mot *sagesse* se dit en hébreu *hokmah*, en grec *sophia* et en latin *sapientia*.

jalousement leurs mystérieux secrets. Mais des linguistes acharnés commençaient laborieusement à tenter de déchiffrer ces écritures inconnues.

C'est ainsi que le 14 septembre 1822, le jeune Jean-François Champollion — il était âgé de 32 ans —, faisait connaître au monde qu'il avait percé le secret des voiles derrière lesquels se dérobait l'écriture des hiéroglyphes égyptiens. Ainsi naissait l'égyptologie, discipline promise à de précieux et féconds développements.

Le déchiffrement des textes écrits en caractères cunéiformes exigera plus de temps et requerra les forces conjuguées de nombreux linguistes, surtout anglais et allemands. C'est ainsi que l'on parviendra à comprendre les mystères des langues parlées et écrites par les Perses, les Sumériens, les Hittites, les Babyloniens, les Assyriens, les Cananéens, les Philistins et les Ougaritiques. Sous la plume du présent auteur, on trouvera dans *Une brève histoire du Proche et du Moyen-Orient* publié par la maison Fides un exposé détaillé de ces efforts.

Une des découvertes inattendues révélées par ces travaux fut qu'il avait existé en Égypte et en Asie occidentale des cultures et des écrits bien antérieurs aux Hébreux et aux textes bibliques, qui avaient inspiré des épisodes, des événements et

des personnages que l'on retrouve dans la Bible. Pour ne donner qu'un exemple, mentionnons que l'on découvrit à la suite de ces travaux qu'il avait existé, selon les récits mésopotamiens, un certain Outanapishtim qui aurait préfiguré le biblique patriarche Noé.

Ces recherches nous apprirent progressivement qu'il y avait eu en Égypte et au Moyen-Orient des penseurs qui s'étaient préoccupés de sagesse, bien avant que ne le fissent les scribes et les auteurs hébreux, grecs et romains, que nous connaissons de longue date.

Logés au sud-ouest de la Mésopotamie, les Sumériens constituèrent le premier peuple civilisé qui ait habité cette région. Ils inventèrent l'écriture cunéiforme qui, avec des variations et des transformations diverses, fut transmise aux autres peuples qui habitèrent la Mésopotamie, ainsi que le Proche- et le Moyen-Orient. À l'origine, les écrits de sagesse sumériens furent des recueils de proverbes populaires, tout comme le livre biblique du même nom, dont nous parlerons tout à l'heure. Mais, avec le temps, notamment chez leurs successeurs assyriens et babyloniens leurs écrits devinrent plus raffinés et complexes. Ils s'attaquèrent à des problèmes métaphysiques semblables à ceux dont traite le *Livre de Job*. Des

récits mythiques se rapportant à la naissance du monde et de l'humanité, se mêlèrent à cette littérature de sagesse, dont les harmoniques s'imprégnèrent de considérations morales et de préoccupations proprement religieuses. Ainsi, à des hymnes aux dieux, à des théogonies et des cosmogonies pleines de fantaisies, à des poèmes érotico-religieux adressés à Ishtar, la déesse de l'Amour, à des épopées racontant la vie du roi Gilgamesh, se mêleront des ouvrages qui s'épanouiront dans ces cultures au détour du premier millénaire avant notre ère et qui porteront des titres comme le *Mythe du Supersage*, le *Poème du juste souffrant*, la *Théodicée babylonienne*, le *Dialogue du pessimiste*, etc.

En Égypte, le plus ancien témoignage de littérature sapientiale que nous possédions est intitulé *Instructions de Kagemni*. Il ne nous est resté de ce texte que la partie finale ; nous sommes donc incapables d'apprécier de manière correcte l'ampleur précise de la partie perdue. Ce texte aurait été rédigé à la fin de la III^e dynastie ou au début de la IV^e, c'est-à-dire durant la première moitié du XXV^e siècle avant notre ère. Kagemni aurait été vizir du pharaon Snéfrou, qui fut le premier souverain de la IV^e dynastie. Cet ouvrage

se présente comme un recueil de conseils destiné au fils d'un vizir, mais il n'est pas du tout assuré que Kagemni en ait été l'auteur. Une coutume répandue voulait que l'on attribuât la paternité d'un ouvrage donné à un personnage éminent, même s'il ne l'avait pas écrit.

Sur le même manuscrit — le papyrus Prisse qui appartient à la Bibliothèque nationale de France —, apparaît à la suite des *Instructions de Kagemni* une version complète d'une autre œuvre sapientiale égyptienne intitulée *Enseignement de Ptahhotep* ou *Livre des maximes de Ptahhotep*, du nom d'un vizir qui aurait vécu vers ~2400 sous la V^e dynastie.

Cet ouvrage est la mise par écrit d'une riche tradition orale guidant dans les voies de la sagesse et de la vertu les futurs dignitaires égyptiens associés à la gestion royale.

Il traite de sujets très divers, utiles tant dans l'administration des affaires de l'État que dans la conduite personnelle : l'humilité et la vanité, l'écoute et la bienveillance, la justice et l'équité (incarnées par la déesse Maât), l'art du débat oratoire et le bon usage de la parole, etc.

Si tu es fort, inspire le respect par le savoir et par la bienveillance.

Si tu es un chef, écoute avec bienveillance la parole du plaignant. Ne le bouscule pas jusqu'à ce qu'il ait exprimé ce qu'il se proposait de te dire. Le malheureux aime soulager son cœur plus que d'obtenir ce pourquoi il était venu.

Suis ton cœur. Que ton visage brille durant le temps où tu vis.

C'est un texte fondamental dans la riche tradition des enseignements de sagesse égyptiens. Il sera suivi par de nombreux autres écrits du même genre, comme par exemple, pour n'en nommer que quelques-uns, *l'Enseignement de Mérikaré I^{er}* (pharaon qui vécut vers ~2160), les *Instructions d'Amenemhat* (vers ~2000), les *Enseignements d'Ani* (vers ~1550), les *Enseignements d'Aménémopé* (vers ~1000). Ces écrits de sagesse se poursuivirent tout au long de l'histoire de l'Égypte jusqu' à la conquête romaine, survenue en ~31.

Ces textes influenceront manifestement les écrits de sagesse que nous retrouverons chez les Juifs. Il est possible, croient certains chercheurs actuels, que ce rayonnement de la sagesse égyptienne en direction de la sagesse hébraïque se soit exercée par l'intermédiaire des Phéniciens. Mais ces thèses sont fragiles, parce qu'elles ne sont étayées que par bien peu de documents explicites. On est en revanche assuré que la sagesse égyptienne relayée par les pharaons ptoléméens a influencé la pensée philosophique et morale des Grecs et des Romains, qui, à son tour, modèlera en même temps que les leçons de Jésus les harmoniques des

vertus chrétiennes. Tout au moins en principe. Car les élites converties au christianisme nouveau demeureront en fait, comme Constantin et ses successeurs, soumises aux contraintes de la réalité politique qui les garderont, en général, à une prudente distance des belles et exigeantes leçons de la sagesse et de la vertu.

À part les Égyptiens et les Mésopotamiens, d'autres cultures du Proche- et du Moyen-Orient, comme par exemple les habitants de la multiculturelle cité portuaire d'Ougarit située au nord-ouest de l'actuelle Syrie, produisirent des écrits sapientiaux, dont le vocabulaire est souvent très proche de celui des écrits sapientiaux bibliques. C'est dire que cette région était profondément imprégnée par ce type de production littéraire et qu'il était inévitable que les Juifs se soient à leur tour engagés dans cette voie.

À ce propos, on peut, comme le font les exégètes actuels, se poser trois importantes questions. La première : faut-il, comme le croyait la tradition exégétique, considérer la littérature sapientiale biblique, inspirée par le monothéisme, comme radicalement différente de ses voisines régionales ou, au contraire, est-elle profondément marquée par les réflexions en ces matières des grandes cultures régionales païennes ? Sans nous attarder,

faute de temps et d'espace, à creuser cette question et à étayer fermement notre réponse, il nous est permis à la lumière des pages précédentes de répondre en choisissant la seconde partie de cette alternative.

La deuxième de ces trois questions se formule ainsi : les livres sapientiaux de la Bible forment-ils un bloc homogène et monolithique jalousement protégé par une classe disciplinée de scribes marchant d'un même pas ou sont-ils les reflets de courants idéologiques diversifiés et peut-être même opposés et contradictoires ? Le fait même que la canonicité de ces livres fit l'objet de vives discussions et ne se soit pas traduit par un accord entre les différents mouvements religieux qui se disent issus de la TaNaK (alias l'Ancien Testament) constitue un premier élément de réponse à cette question. L'analyse plus détaillée des livres sapientiaux dont la troisième partie est formée viendra renforcer notre choix de la deuxième réponse à cette question.

Enfin, la troisième de ces questions porte sur un sujet auquel nous ne toucherons que tangentiellement dans le présent ouvrage, mais nous nous permettrons néanmoins de la formuler ici. Le premier siècle de notre ère vit apparaître deux mouvements religieux issus de l'antique

religion d'Israël. Le premier, le judaïsme rabbinique, fut centré sur l'activité des synagogues, et son culte cessera de se référer, sinon par nostalgie, au Temple de Jérusalem détruit en l'an 70 par les armées romaines, mais il demeurera cependant l'héritier naturel de la forme de judaïsme qui l'avait précédé. Le second, le mouvement des disciples de Jésus, s'éloignera progressivement de ses bases judaïques premières et donnera naissance au christianisme historique. Cette troisième question pourrait être reformulée ainsi : les leçons que proposent les livres sapientiaux de la TaNaK (ou de l'Ancien Testament, comme il vous plaira de l'appeler) continueront-elles à imprégner, accompagner et inspirer les développements de ces deux mouvements religieux qui, après mille péripéties et mille variations, se poursuivront jusqu'à nos jours ? Sans élaborer et argumenter plus longuement, nous répondrons à cette question de manière affirmative, pour les diverses formes qu'ont prises jusqu'à notre époque le judaïsme rabbinique et le christianisme.

LE LIVRE DES PROVERBES

Le titre que donnent à ce livre les traductions actuelles est emprunté à la Vulgate qui traduit le titre hébreu *mishlêy shelomo*² par *Liber proverbiarum*. *Mishlêy* est le pluriel de *mâshâl*, mot dont le sens premier est *comparaison*, *parabole* ou *allégorie*, qui finira par signifier *proverbe* ou *dicton*. Il désigne de manière générale une sentence énonçant un principe moral, fréquemment composé de deux éléments. Pour sa part, André Chouraqui traduit l'en-tête de ce livre par *Exemples (de Salomon)*. Le titre en grec de la Septante se lit *Paroimiai Solomontos*, qui se traduit par *Proverbes de Salomon*. En fait, le titre du livre en hébreu et en grec provient du premier verset qui se lit :

Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël.

Le 1^{er} livre des Rois (I R 3, 6 -28) fait état d'un jugement qu'aurait astucieusement rendu le roi Salomon, afin de résoudre le conflit qui opposait deux femmes dont l'une avait perdu son enfant et revendiquait comme sien l'enfant de l'autre femme.

Ce jugement valut à Salomon une grande réputation de sagesse, ce qui se traduira par le fait qu'il fut considéré — à tort —, comme l'auteur de

² Rappelons que la coutume est de donner en hébreu pour titre aux livres de la Bible le (ou les) premier mot du texte.

plusieurs ouvrages canoniques ou deutéro-canoniques appartenant aux Kethoubîm (les *Écrits*, le troisième groupe des textes de la TaNaK) tels que le *Cantique des cantiques*, le *Livre de l'Ecclésiaste* et le *Livre de l'Ecclésiastique*. On lui attribuera aussi la rédaction d'ouvrages comme les *Psaumes de Salomon* ou les *Odes de Salomon*, dont personne aujourd'hui ne dispute le caractère apocryphe. S'il est vrai que la tradition acceptait à la lettre la véracité du premier verset du *Livre des Proverbes*, aucun exégète sérieux ne voudrait de nos jours s'engager dans cette voie.

Évidemment, on trouvera parmi les gravures de Gustave Doré la vénérable image d'un roi Salomon occupé, la plume à la main, à rédiger le *Livre des Proverbes*. Mais il serait imprudent de confondre l'art nourri par la tradition avec les données de l'exégèse historico-critique.

Il est possible certes que des éléments du *Livre des Proverbes* puissent avoir été rédigés à des époques assez lointaines par des scribes qui vécurent peu de siècles après le temps du roi Salomon, mais on ne saurait être assuré que la forme sous laquelle ils nous sont parvenus n'ait pas été l'objet de multiples modifications, et n'ait pas été précédée par une transmission orale de durée indéterminée. En vérité, on ne saurait donner

le nom d'un auteur unique qui serait responsable de la composition de ce livre, ni assigner une date précise à sa rédaction. Il est vraisemblable que cet ouvrage soit l'œuvre d'une nombreuse suite d'écrivains et de scribes anonymes et que sa progressive rédaction se soit étendue sur plusieurs siècles. Ces siècles correspondent, selon toute vraisemblable, à la période qui suivit le retour de l'Exil à Babylone. Mais il est clair que notre *Livre des Proverbes* se situe dans la lignée des manuels d'enseignements égyptiens, ce qui lui confère une apparente unité. Cette unité ne doit cependant pas nous illusionner. Elle proviendrait plutôt des intentions profondes qui ont présidé à son rassemblement. Car ces livres sapientiaux apparaissent comme des anthologies faites à partir de manuels d'enseignements et de réflexions morales, comme ceux que nous ont légués les traditions égyptiennes et mésopotamiennes. Ils traitent des valeurs qui, à la lumière des croyances juives, doivent guider l'agir humain et la recherche du sens de la vie. C'est de l'ensemble de ces réflexions que naît dans la diversité l'unité de ces livres. La sagesse, comme l'enseigne un dicton bien connu, vient de la « crainte de Dieu », c'est-à-dire de la soumission à YaHWeH et à sa volonté exprimée par ses lois. Les humains obtiendront le

bonheur et la prospérité en recherchant cette sagesse, qui représente l'essence et le but de la vie religieuse.

Contemporain pour une partie importante de sa rédaction de la grande tradition de la philosophie grecque, ce livre, comme les autres écrits sapientiaux de la Bible, demeure étranger aux domaines les plus abstraits de cette philosophie, comme l'ontologie, l'épistémologie et la métaphysique, car la sagesse enseignée dans ce livre s'appuie essentiellement sur les données les plus immédiates de la raison et sur les exigences concrètes de la vie quotidienne. Il n'est pas non plus lié — il n'y fait même pas allusion —, aux grands épisodes de l'histoire d'Israël, où Dieu, comme au moment de l'Exode et au sommet du Sinaï, intervient directement afin de contracter une Alliance avec le peuple choisi. Mais, en revanche, la Bible donne ailleurs à la Sagesse un rôle proprement religieux. Elle a été associée au Seigneur dès l'origine des temps. Elle a présidé à la création du monde et c'est avec son assistance que Dieu a ordonné le chaos primordial.

Nous avons précédemment indiqué que la critique actuelle se refuse à donner des noms de personnes qui auraient contribué à la rédaction de certaines parties du *Livre des Proverbes*. Mais le

texte lui-même n'est pas arrêté par de tels scrupules critiques ; il mentionne explicitement des noms d'auteurs et de scribes qui auraient participé à l'élaboration de ce livre, nous fournissant ainsi tout au moins un découpage utile des trente et un chapitres qui le composent. Il suffit alors de suivre certains en-têtes (ou d'autres coupures et indications) que l'on trouve dispersés le long du texte, sans se laisser aveugler par les noms qui y sont présentés. On obtient par ce moyen le découpage suivant : 1) *Proverbes de Salomon, fils de David, roi d'Israël*, chap. 1 – 9 ; 2) *Proverbes de Salomon*³, chap. 10 – 22, 16 ; 3) *Paroles des sages*⁴, chap. 22, 17, 24, 22 ; 4) *Suite aux paroles des sages*, chap. 24, 23 – 34 ; 5) *Deuxième recueil salomonien*⁵, chap. 25 – 29 ; 6) *Paroles d'Agour*⁶, chap. 30 ; 7) *Paroles de Lemuel*⁷,

³ Cette partie du livre, qui est la plus longue, est considérée par les critiques d'aujourd'hui comme l'une des plus anciennes, bien qu'il soit impossible de lui attribuer une datation précise.

⁴ Cette section n'est pas explicitement introduite par un en-tête. Le titre qui lui est ici donné est emprunté au verset *Pr*, 22,17 qui se lit comme suit : « Prête l'oreille, entends les paroles des sages, applique ton cœur à mon savoir. »

⁵ Si l'on en croyait le premier verset de cet ensemble de maximes, cet ensemble regrouperait des proverbes remontant à Salomon qui auraient été retranscrits par les scribes d'Ézéchias, roi de Juda ; il aurait vécu à la fin du VIII^e siècle avant notre ère, donc bien avant la prise de Jérusalem et l'exil à Babylone.

⁶ On est incapable d'identifier les personnes dont les noms sont mentionnés dans ce chapitre. En revanche, maints commentateurs pensent que Massa, dont Agour aurait, selon le premier verset, été le roi, était une

chap. 31, 1 – 9 ; 8) *Hommage à la femme de caractère*, chap. 31, 10 – 31).

Cette analyse des parties inégales dont ce livre est formé nous renseigne sur le caractère disparate des sources qui présidèrent à la formation de ce texte biblique.

La dernière partie du chapitre 31 constitue un exemple de ce l'on appelle un *poème alphabétique*, où chaque verset commence selon l'ordre habituel par une lettre de l'alphabet hébraïque. Cet ordonnancement rappelle les acrostiches de notre poésie. On trouve dans l'Ancien Testament, notamment dans le livre prophétique des *Lamentations* ainsi que dans les livres poétiques et sapientiaux, des poèmes qui obéissent à ce type de structure poétique, en particulier dans plusieurs psaumes : 25, 34, 37, 111, 112 et 119 ou comme ici, dans le *Livre des Proverbes*.

région située au nord-ouest de la péninsule Arabique, habitée par une tribu israélite réputée pour sa sagesse.

⁷ Le premier verset nous informe que ce Lemuel était, comme Agour, roi de Massa, et que les quelques maximes qu'il nous révèle lui avaient été enseignées par sa mère, dont nous ne saurons rien de plus. Le nom de Lemuel n'apparaît que deux fois dans toute la Bible : dans le premier et le quatrième verset de ce chapitre 21. Il est intéressant de constater que ce prénom, fort peu en usage tant chez les juifs que chez les chrétiens, est porté par le capitaine Gulliver, le héros d'un ouvrage de Jonathan Swift, qui nous fait visiter de bien étranges pays. C'est un roman philosophique au contenu inattendu, un chef-d'œuvre de la littérature britannique, parodiant les récits de voyages contemporains, qui nous force à travers ses extravagances à réfléchir sur la relativité des affaires humaines.

Dans cette culture machiste, où les femmes (à quelques rares exceptions) n'occupent qu'un second rang dans la hiérarchie sociale, il est réconfortant de lire dans cet ouvrage ce bref hommage à la force et à la vertu féminines.

(*Aleph*) Une maîtresse femme, qui la trouvera ? Elle a bien plus de prix que les perles ? (*Bêth*) En elle se confie le cœur de son mari. Il ne manque pas d'en tirer profit. (*Ghimeh*) Elle fait son bonheur, et non pas son malheur tous les jours de sa vie. (*Daleth*) Elle cherche laine et lin et travaille d'une main allègre. (*Hé*) Elle est pareille à des vaisseaux marchands : de loin, elle amène ses vivres. (*Pr*, 31, 10 – 31)

Mais l'image que l'on trace de la femme dans ce *Livre des Proverbes* est double et tissée de vues contradictoires. Elle reprend dans le contexte sapientiel qui lui est propre des points de vue que l'on rencontre dans bien d'autres endroits de la Bible. D'un côté se présente une femme digne des plus hautes louanges quand elle appartient au peuple d'Israël ; de l'autre, on trace les immenses dangers qui attendent les Judéens qui auraient l'imprudence de succomber aux charmes enjôleurs des femmes étrangères. Le lecteur est sévèrement mis en garde contre de tels pièges, comme l'avait fait le *Livre d'Esdras*, enjoignant aux Judéens revenus d'exil de se débarrasser des Babyloniennes avec lesquelles ils s'étaient mariés durant leur séjour à l'étranger. Cette séparation,

prétendument exigée par YaHWeH, était une grave injustice à l'égard de ces femmes et des enfants nés de ces unions.

On trouve aussi dans ce livre des *proverbes numériques*. Entendez par ce mot des proverbes où l'on trouve des listes numérisées d'objets rassemblés par une même caractéristique, par exemple dans le chapitre 30, versets 15 à 33, on peut lire :

La sangsue a deux filles « Donne ! Donne ! » Il y a trois choses insatiables et quatre qui ne disent jamais : « Assez. » : le shéol [*le séjour des morts*], le sein stérile, la terre que l'eau ne peut rassasier, le feu qui jamais ne dit : « Assez » (*Pr, 30, 15 – 16*)

Ils sont trois qui ont une belle allure, et quatre qui ont une belle démarche : le lion, héros parmi les bêtes, qui ne recule devant rien, le coq aux belles hanches, ou bien le bouc, et le roi à la tête de son armée. (*Pr, 30, 29 – 31*)

On trouve d'autres exemples de proverbes numériques au chapitre 6 de ce même ouvrage, ainsi qu'au chapitre 5 du *Livre de Job*. Signalons que l'on trouve des proverbes numériques dans de nombreuses autres littératures. On a souligné le caractère ludique de ces proverbes numériques avec leur structure paradoxale et auto-contradictoire : *il y a trois choses qui sont d'un certain type et quatre qui le sont aussi*. On pourrait

sans peine transformer ces proverbes en devinettes et en énigmes destinées à animer les soirées autour du feu.

INFLUENCE DU *LIVRE DES PROVERBES* DANS LE DÉVELOPPEMENT DU CHRISTIANISME

Les livres sapientiaux des *Kethoubîm*, et en particulier le *Livre des Proverbes*, influenceront de diverses manières la pensée chrétienne dans les premiers siècles de son développement. L'*Évangile selon Jean* débutera par un long prologue métaphysique, qui identifie Jésus avec le Verbe (la Parole créatrice) de Dieu, que l'on rapprochera de la Sagesse divine guidant l'action créatrice du Père aux origines du monde. Dans sa 1^{re} *Épître aux Corinthiens* (1, 24), Paul dira que le Christ est « la puissance et la sagesse de Dieu ». Cette identification et ce rapprochement seront au cœur d'une vive querelle théologique qui opposera au IV^e siècle les ariens et les partisans d'une orthodoxie christologique en voie de formation. Les uns et les autres se déchiraient sur l'interprétation de deux versets du *Livre des Proverbes* (8, 22 – 23) que la Bible de Jérusalem d'obédience catholique — on

ne saurait soupçonner ces traducteurs d'être ignorants ou hérétiques — traduit ainsi : « YaHWeH m'a créée⁸, prémices [*premiers fruits*] de son œuvre, avant ses œuvres les plus anciennes. Dès l'éternité je fus établie, dès le principe, avant l'origine de la terre ». Ces paroles sont attribuées à la Sagesse créatrice.

Selon les disciples d'Arius, qui, comme tout le reste de la chrétienté, identifiaient le Fils avec la Sagesse, ce mot devait être traduit par *créé*, comme le fait la Bible de Jérusalem, tandis que les orthodoxes en puissance — nous les appellerons les *trinitaires* — prétendaient qu'il faudrait le traduire par *engendré*, conformément à la traduction de la TOB.

La conséquence de la position arienne était que Jésus était subordonné au Père, tandis que celle des trinitaires voulaient que le Père et le Fils étaient *consubstantiels*, c'est-à-dire qu'ils partageaient la divinité au même titre et au même degré. La dispute sera tranchée au premier concile de Nicée (325), où Arius fut condamné, et où fut défini un Credo qui, en cette matière, sera la base des croyances chrétiennes ultérieures. Il sera ainsi

⁸ La traduction œcuménique de la Bible (la TOB) traduit ce mot par *engendrée*.

décrété que Jésus, le Fils, Verbe et Sagesse, fut de toute éternité engendré, et non pas créé, qu'il était consubstantiel au Père et qu'il formait la deuxième personne de la Trinité divine. Néanmoins, l'hérésie arienne persistera durant des siècles. La plupart des nations barbares de l'ouest de l'Europe, à l'exception des Francs de Clovis, furent évangélisées par des missionnaires ariens et adoptèrent l'arianisme. Le sort de cette hérésie sera scellé quand Clovis en 507 vaincra près de Poitiers les troupes du roi wisigoth arien Alaric II mettant ainsi fin à la mainmise qu'il exerçait sur le sud de la France, et affaiblissant de manière péremptoire l'hérésie d'Arius. Les dés des armes avaient roulé en faveur de la thèse trinitaire.

Les passages de la Bible qui se rapportent à des actions et à des épisodes pittoresques n'ont jamais manqué d'inspirer artistes et musiciens, comme nous l'avons montré jusqu'ici par de multiples exemples. En revanche, un livre semé de phrases détachées comme le *Livre des Proverbes* se révèle peu fécond en cette matière.

Un seul exemple est parvenu à notre attention : dans une gravure de sa *Bible illustrée*, l'infatigable Victor Doré nous montre le sage roi Salomon, orné

d'une longue barbe blanche, entouré de papiers, en train de rédiger le *Livre des Proverbes*.

LE LIVRE DE L'ÉCCLÉSIASTE (OU QOHÉLET)

Dans les bibles catholiques ce livre est placé parmi les Kethoubîm entre le *Livre des Proverbes* et le *Cantique des cantiques*, tandis que dans les bibles juives il est placé parmi les cinq *méguilloths* (les cinq rouleaux) avec ce même *Cantique* et les livres de Ruth, des Lamentations et d'Esther⁹.

Cet ouvrage débute en affirmant qu'il est un recueil de paroles émises par Qohélet, fils de David, roi de Jérusalem. Autrement dit, il prétend être un témoignage de Salomon qui, suivant d'antiques traditions dont nous venons de faire état, serait le sage par excellence aux yeux de l'Éternel, et même qui irait, dans une ardeur maximisante, jusqu'à prétendre que tous les Kethoubîm (Les Écrits) sont issus de sa plume.

⁹ Rappelons que les livres de Ruth et d'Esther sont classés par les bibles catholiques parmi les livres historiques (comme nous l'avons fait au tome 1^{er} de cet ouvrage) et les *Lamentations* parmi les livres prophétiques (comme nous l'avons fait dans le site Internet créé en parallèle avec le présent tome).

Quelques versets plus tard (Qo, 1, 12 – 13), l'auteur insiste en reprenant cette affirmation :

Moi, Qohélet, j'ai été roi d'Israël à Jérusalem. J'ai mis tout mon cœur à rechercher et à explorer par la sagesse tout ce qui se fait sous le ciel. C'est une mauvaise besogne que Dieu a donné aux enfants des hommes pour qu'ils s'y emploient. J'ai regardé toutes les œuvres qui se font sous le soleil : Eh bien, tout est vanité et poursuite du vent. (Qo, 1, 12 – 14)

Et voici prononcé le leitmotiv qui ponctuera inlassablement les douze brefs chapitres de ce livre.

Éclairons tout de suite la signification du double titre que porte ce livre. Le nom *Ecclésiaste* vient des traductions des Septante et de la Vulgate jérômienne. En grec, ce livre est appelé *Ecclesiastès*. Il désigne d'une manière générale un membre d'une *Ecclesia*, d'une assemblée du peuple, et plus spécifiquement celui qui prend la parole et dirige de telles assemblées. Dans les traductions allemandes, ce livre est appelé *Der Prediger*, le Prédicateur. La King James Version lui donne le titre *The Preacher*. Le mot hébreu *Qohélet*, qui dérive de la racine *qhl*, qui signifie *assembler*, possède la même signification. Il désigne celui qui prend la parole dans une assemblée, et par glissement de sens, il a fini par désigner le nom même de l'auteur de ce texte.

Les exégètes actuels s'entendent pour conclure que l'auteur de cet ouvrage ne saurait être le roi Salomon, le fils de David, comme il est affirmé au premier verset, puis çà et là dans le livre. La plupart d'entre eux estiment qu'il fut plutôt rédigé vers le III^e siècle avant notre ère, alors que la pensée hellénistique se répandait à travers le Proche- et le Moyen-Orient sous la gouverne des généraux macédoniens qui se partagèrent l'empire qu'Alexandre le Grand avait rapidement conquis avant de connaître un décès prématuré en ~323. On pense que l'auteur inconnu de ce livre aurait voulu concilier, pour ne pas dire confronter, la pensée rationnelle et l'empirisme grecs avec la tradition religieuse judaïque. Cette hypothèse permettrait d'expliquer l'attitude résolument « laïque » de cet écrit, car tout au long de ce texte résonne un profond désenchantement à l'égard des valeurs et des bonheurs de ce monde.

En revanche, de pieux commentateurs désireux de donner un sens religieux à ce livre, où le nom du Seigneur YaHweH n'est pourtant jamais explicitement mentionné, — bien que le mot *Elohîms*, qui signifie *ceux d'en-haut* (les dieux), est maintes fois répété —, ont voulu voir dans ce livre, où la vacuité des plaisirs de ce monde est fortement soulignée, une manière de tourner par

contraste l'attention des fidèles vers la poursuite des biens célestes qu'incarnent la sagesse et la vertu.

De cette manière, on pourrait rapprocher cette attitude de la manière dont Blaise Pascal aurait conçu son projet d'apologétique du christianisme qui nous est parvenu sous le titre de *Pensées*. Rappelons que cet ouvrage, l'un des plus célèbres de la littérature française, ne fut jamais rédigé de manière suivie par son auteur. Il parvint à ses héritiers après la mort de l'auteur comme un ensemble de notes très grossièrement ordonnées sous la forme de liasses de feuilles réunies par de minces cordelettes sur lesquelles elles étaient enfilées. Certaines de ces notes s'étendent sur plusieurs pages ; d'autres n'occupent qu'une ligne rapidement scribouillée. Depuis ce temps, des nuées d'analystes se sont creusé la tête afin de déterminer l'ordonnancement suivant lequel ces notes éparses devraient logiquement être classées. Le type d'ordonnancement, qui a recueilli, la plus grande faveur, sépare ces notes en deux parties ; l'une portant le titre *Misère de l'homme sans Dieu*, l'autre le titre *Grandeur de l'homme avec Dieu*.

La première partie comporte habituellement les pensées les plus attentivement rédigées, celles qui reçoivent la faveur des recueils de citations et des

anthologies. Certaines de ces pensées se révèlent aussi lucides et puissantes, aussi désespérées que les pages les plus graves des auteurs qui se sont penchés sur les terribles épreuves de la condition humaine. La seconde partie, qui s'appuie sur l'exégèse et la théologie vieilles que lui chuchotaient ses maîtres jansénistes, est beaucoup plus faible et moins convaincante. Mais cette approche qui consiste à souffler le chaud et le froid pourrait expliquer, selon ces pieux commentateurs, l'intention profonde qui a guidé l'auteur du *Qohélet*.

Quoi qu'il en soit du sens profond de ce dernier ouvrage, constatons qu'un dépit du caractère « laïc » que l'on peut en apparence y déceler, les sages judéens réunis à Yabneh au I^{er} siècle pour déterminer les livres auxquels qu'il conviendrait de considérer comme canoniques finirent après certaines hésitations à l'admettre dans ce vénérable ensemble. Tout comme l'avaient fait quelques siècles plus tôt les traducteurs des Septante, et comme le fera quelques siècles plus tard Jérôme quand il produira la Vulgate. Par la suite, la canonicité de l'*Ecclésiaste* sera unanimement admise tant par les rabbins et les intellectuels juifs que par les penseurs chrétiens. Les Pères de l'Église et les théologiens de la

latinité médiévale le citeront abondamment. La prétendue autorité du sage roi Salomon n'était pas étrangère à cette unanime acceptation.

Mais, à partir du XVIII^e siècle, les exégètes, plus avertis et plus sensibles aux subtilités stylistiques et syntaxiques du texte, mieux avisés des araméïsmes et des relents de sagesse hellénistique qui y étaient parsemés, en vinrent à mettre en doute la paternité salomonienne de cet écrit. En ce qui concerne sa datation, dont nous avons dit tout à l'heure qu'elle se situait vraisemblablement au III^e siècle avant notre ère, cette hypothèse s'appuie sur des considérations avant tout linguistiques. Sous l'influence croissante de l'araméen, le style narratif hébreu classique avait été progressivement remplacé, dans les derniers siècles avant notre ère, par un hébreu plus proche de la langue parlée et de celle qu'écriront par la suite les rabbins rédacteurs de la littérature talmudique. Ce style parlé est même suggéré par le nom de ce livre qui se réfère à un maître d'assemblée.

Le principal message qui paraît se dégager de cet écrit se rapproche bien plus d'un âpre et radical pessimisme devant les épreuves et les limitations de la condition humaine que d'un abandon heureux et soumis aux décrets de la Providence divine.

Il est indéniable, comme on le pense de nos jours, que l'influence qui, plus que tout autre, s'est exercée dans la rédaction de *Qohélet* n'est pas, comme on l'avait cru le résultat d'une suite de réécritures par des scribes successifs, mais qu'elle est l'œuvre d'un auteur unique, Juif certes, mais fortement inspiré par plusieurs écoles philosophiques de la Grèce. Ce qui expliquerait les superficielles contradictions et oppositions qu'on y voit. S'y font entendre les échos de la *diatribe*, genre littéraire que, à la suite de Socrate et de Platon, pratiquèrent maints auteurs helléniques. Les voix des stoïciens, des cyniques et même le pessimisme désenchanté des épicuriens de haut vol s'entremêlent en une fascinante polyphonie. L'incessant écoulement du temps et des choses que décrivait Héraclite, les désordres du monde et des âmes que mettaient en scène les grands tragiques grecs, tout est là, admirablement évoqué. Bref, ce livre paradoxal fascine et ensorcelle.

Il existe à son propos un autre paradoxe : d'un côté, ce livre inspiré par une rouspétance radicale dont se gardera bien le *Livre de Job*, sera admis par le canon juif et par celui de toutes les bibles chrétiennes ; de l'autre, le *Siracide* (aussi appelé *l'Ecclésiastique*), qui entend manifestement répondre à *Qohélet*, fut rejeté comme non

canonique par les sages de YabneH et, à leur suite, par les protestants. Bien que, en revanche, les orthodoxes et les catholiques pour leur part acceptèrent de lui conférer ce titre.

Si la critique actuelle n'admet plus que l'auteur du *Qohélet* et des autres livres sapientiaux des Kethoubîm soit le sage roi Salomon, elle est unanime à penser que ce livre par son originalité et par son audace représente un courant original et inattendu du judaïsme.

Un point intéressant à examiner ici se rapporte aux variations de la conception hébraïque à l'égard de l'au-delà et du sort des humains après la mort. Pendant longtemps, cette conception, héritée des grandes cultures mésopotamiennes, reléguait les morts dans les ténèbres du Schéol, où, sans souffrances et sans joies, ils séjournaient pour toujours sous les apparences d'« ombres flasques ». Les récits homériques qui conduisent les héros vers l'Hadès dépeignent un milieu qui ressemble à ce Schéol. Quand, au chant XI de l'*Odyssée*, Homère décrit une rencontre dans l'Hadès entre Ulysse, toujours vivant, et l'ombre d'Achille tué par une flèche au talon décochée par le Troyen Pâris, il fait dire à cette ombre :

Ne cherche pas à m'adoucir la mort, ô noble Ulysse !
J'aimerais mieux être sur terre le domestique d'un paysan,
fût-il sans patrimoine et presque sans ressource, plutôt que

de régner ici parmi des ombres éteintes. (*Odyssée*, XI, 488 – 491)

Mais, peut-être influencés par la croyance gréco-latine aux Champs-Élysées, partie heureuse des Enfers réservée aux âmes héroïques ou vertueuses, se feront jour chez les juifs au milieu du II^e siècle avant notre ère — les *Livres des Maccabées* en témoignent — des croyances en une éventuelle résurrection des morts et en une éventuelle récompense ou punition dans l'au-delà, suivant la conduite qu'avaient tenue au cours de leur vie les trépassés.

Qohélet ne semble pas connaître ces innovations théologiques qui auraient pu alléger son pessimisme au long cours. Prêchant une sagesse, toute païenne, il écrit :

Vois l'œuvre d'Élohîms : qui pourrait redresser ce qu'il a courbé ? Au jour du bonheur, sois heureux, et au jour du malheur, regarde : Élohîms a bel et bien fait l'un et l'autre, de sorte que l'homme ne peut rien découvrir de ce qui viendra après lui. J'ai tout vu en ma vie de vanité. J'ai vu le juste périr dans sa vie de justice, et le méchant survivre dans son impiété. Ne sois pas juste à l'excès et ne te fais pas trop sage, pourquoi te détruirais-tu ? Ne te fais pas méchant avec excès et ne sois pas insensé, pourquoi mourrais-tu avant ton temps ? Il est bon que tu t'attaches à ceci sans laisser ta main lâcher cela, car celui qui craint Élohîms trouvera l'une et l'autre chose. La sagesse rend le sage plus fort que dix gouverneurs dans une ville, mais il n'est pas d'homme assez juste sur la terre qui fasse le bien et qui ne pêche pas. (*Qo*, 7, 14 – 20)

Ces déclarations nous rappellent le poète latin Horace recommandant à ses auditeurs *Carpe diem* (Cueille le jour qui passe) et les invitant à rechercher *l'Aurea mediocritas* (la médiocrité dorée), où, assuré de la satisfaction des besoins du lendemain, on ne cherche pas à se gaver de vaines richesses. Elles nous rappellent aussi les vers du poète grec Pindare qui, dans sa troisième *Pythique*, célébrait en ces termes l'athlète syracusain Hiéron : « N'espère pas, chère âme, connaître la vie éternelle, mais épuise le champ du possible. »

Bref, quel que soit le caractère canonique qui ait été accordé à ce livre par les divers courants de la tradition judéo-chrétienne, il convient de constater qu'il se rapproche, par son ton et par son contenu, bien plus des sagesses des nations païennes qui entouraient Israël que de la piété et de la soumission que prêchaient et transmettaient les prophètes et les scribes, qui avaient écrit et parlé avant lui.

Rappelons-le : les deux livres bibliques sur lesquels nous nous pencherons maintenant, le *Livre de la Sagesse* et *l'Ecclésiastique*, aussi appelé *Le Siracide*, n'ont pas été reçus parmi les livres canoniques par les sages hébreux qui se réunirent à Yabneh au premier siècle de notre ère.

Par la suite, au moment de la Réforme du XVI^e siècle, cette position fut acceptée par les autorités protestantes. Mais, par contre, on retrouve ces deux ouvrages dans la traduction grecque de la Septante et, par suite, dans la Vulgate latine de saint Jérôme. De sorte que ces deux livres, dont la canonicité fut l'objet de nombreuses controverses, furent admis au sein des Églises orthodoxes et catholique comme canoniques. En guise de concession, le concile de Trente accepta de leur accorder le statut de deutérocanoniques. Pour les autres traditions religieuses qui se réclament de la Bible, juives ou protestantes, ces livres sont dits apocryphes. Mais tout se passe comme si les sages de Yabneh quand ils se réunirent avaient perdu la trace d'une version en hébreu de ces deux livres, alors que les traducteurs de la Septante avaient eu sous les yeux une telle version.

C'est ici que les exégètes actuels introduisent une distinction sémantique et critique intéressante pour expliquer ces divergences. À côté d'un judaïsme rabbinique à l'œuvre chez les sages de Yabneh et qui continuera jusqu'à nos jours à imprégner les divers courants du judaïsme, on croit déceler un judaïsme hellénistique surtout présent dans la Diaspora juive et accompagnant les diverses tendances qui agitèrent le judaïsme

durant les derniers siècles qui précédèrent la naissance de Jésus. Ce sont des hypothèses, certes, mais qui permettent d'expliquer bien des choses comme la pensée de Paul et celle des évangélistes, et, finalement, sinon la naissance, du moins l'essor fructueux du christianisme hors des frontières de la Judée. On a aussi parlé de *sagesse mystique* pour décrire une caractéristique de ce judaïsme hellénistique envers lequel les futurs chrétiens seront accueillants. Ce trait la rendra suspecte aux yeux des rabbins et les incitera plus fortement à rejeter la canonicité des deux livres bibliques dont nous nous apprêtons à parler. Pourtant, cette sagesse, même si elle se manifeste d'une façon plus précise et plus explicite dans ces deux ouvrages, n'est pas absente d'autres textes des Kethoubîm à la canonicité et à la judéité bien assurées, comme le *Livre de Job* et le *Cantique des cantiques*.

Bien que le *Livre de la Sagesse* ait été écrit après le *Siracide*, nous les analyserons ici dans l'ordre suivant lequel ils apparaissent dans la plupart des traductions actuelles.

LE LIVRE DE LA SAGESSE

Comme nous l'avons dit précédemment, dans la Septante ce livre est intitulé *Sophia Solomontos* (Sagesse de Salomon), tandis que la Vulgate de Jérôme se contente de l'appeler *Liber Sapientiae* (Livre de la Sagesse), sans se référer à ce roi dont la tradition accolait le nom à une sagesse émérite. En fait, de l'avis de la plupart des exégètes sérieux actuels, ce livre aurait été rédigé par un (ou des auteurs inconnus) durant le dernier tiers du I^{er} siècle avant notre ère¹⁰ et non par un roi qui aurait vécu quelque huit cents ans plus tôt. Il est vrai que dans une prière adressée au Dieu des juifs et au Seigneur de miséricorde (Sg, 9, 7 – 8), l'auteur spécifie qu'il a été choisi par Lui pour être le roi de son peuple, pour être juge de Ses fils et de Ses filles et pour bâtir un temple à sa louange. Mais il ne faut pas se laisser impressionner par ce type de déclaration, car les scribes aimaient, comme nous l'avons dit précédemment, placer leur plume sous le nom d'un personnage rendu prestigieux par la tradition. Ce qu'ils faisaient sans s'embarrasser des règles auxquelles les auteurs d'aujourd'hui sont tenus de se conformer. Déjà, les premières générations chrétiennes, se distançant de manière

¹⁰ Certains ont émis l'hypothèse que ce livre aurait été rédigé au II^e siècle avant notre ère. Ce qui expliquerait le fait qu'il apparaisse avant le *Siracide* dans maintes bibles chrétiennes.

mitigée de ces attributions, affirmaient que ce livre aurait été rédigé par des amis de Salomon afin de lui rendre hommage, comme l'attestent les fragments dits de Muratori, du nom d'un érudit italien du XVIII^e siècle. L'affirmation du troisième concile de Carthage (397), qui classera le *Livre de la Sagesse* parmi les « cinq livres de Salomon », n'est pas une garantie absolue de cette appartenance.

En fait, on pense que cet ouvrage, tout en suivant une structure modelée sur la prosodie hébraïque, aurait été à l'origine écrit en grec. Jérôme avait même cru que Philon d'Alexandrie, philosophe juif pétri de culture grecque, contemporain de la naissance du christianisme, en aurait été l'auteur. Cette hypothèse est de nos jours écartée. Il est vrai cependant que Philon s'était donné pour tâche de rapprocher, sinon de concilier, la sagesse grecque avec les croyances juives. Cette hypothèse de Jérôme, bien qu'elle soit incorrecte, n'est cependant pas dépourvue de vraisemblance. Car on trouve sans peine dans le *Livre de la Sagesse* de nombreux traits qui le rapprochent de diverses écoles philosophiques grecques, plus précisément du stoïcisme. C'est sans doute à cette source stoïcienne que le christianisme naissant puisera cette rigueur morale

plus rigide et plus sévère que l'attitude accueillante et miséricordieuse que prêchait Jésus à l'égard des pécheurs.

Donc, tout nous porte à croire que ce livre est l'œuvre d'un juif hellénisé habitant Alexandrie au siècle qui précéda notre ère. Cet auteur anonyme est typique des penseurs juifs alexandrins, dont la plupart ont même perdu la connaissance des langues sémitiques qu'utilisaient leurs ancêtres. Il puise tout aussi bien dans les traditions philosophiques grecques que dans les écrits bibliques qui sont parvenus à sa connaissance sous la version des Septante, et il en partage les vues théologiques. C'est dire qu'il tente d'exprimer et d'adapter, voire de concilier, la tradition juive, en utilisant des termes et des concepts hérités du monde hellénistique. En vérité, il s'adresse à deux catégories de lecteurs : d'un côté, les juifs plus ou moins hellénisés qu'il veut rendre plus sensibles et mieux informés de leur héritage biblique et de l'autre, des Grecs, pur jus, qu'il veut convaincre de la hauteur et de la qualité de la pensée et de la sagesse juives.

Les Mémoires de Xénophon sont des récits portant sur la vie de Socrate, ancien maître de l'auteur, écrits vers ~370 dans le but de défendre le

philosophe contre les calomnieuses accusations qui pesèrent contre lui. Au début du deuxième des quatre livres qui composent *Les Mémorables*, la Vertu adresse à Héraclès un discours qui ressemble étonnamment à un passage du *Livre de la Sagesse* (8, 2 – 18). L'auteur biblique aurait-il fait un emprunt à ce texte classique de la littérature grecque ? On ne saurait trancher avec certitude.

Même si les Juifs n'accueillirent pas ce livre dans leur canon, ils le conservèrent dans leurs bibliothèques et en tirèrent des extraits que l'on retrouve dans leurs rituels publics et dans les prières prononcées dans les familles à l'occasion des fêtes et des jours du sabbat. Bref, canonique ou pas, le *Livre de la Sagesse* sera reçu avec ferveur et dévotion par la tradition rabbinique.

Mais les chrétiens, qui se séparèrent au XI^e siècle en deux branches, catholicisme romain et orthodoxie orientale¹¹, continueront à puiser chacun de son côté dans ce livre, ainsi que dans bien d'autres ouvrages de l'Ancien Testament, des indices qui leur apparaîtront comme des préfigurations, voire des prophéties et des promesses des événements qui accompagneront la

¹¹ Ce schisme, qui ne s'est jamais réparé, en dépit des efforts qui ont été tentés depuis, avait été préparé par de longs siècles d'une coexistence des mondes grec et latin qui fut difficile, fragile et sans cesse menacée.

naissance, la vie; la mort et la résurrection de Jésus de Nazareth, vu par eux comme le Messie jadis promis au peuple juif.

La Sagesse, conçue dès l'origine du monde et considérée comme une compagne, une conseillère ou un attribut de Dieu, sera identifiée au Verbe divin et à Jésus, comme le font, pour ne nommer qu'eux, le prologue à *l'Évangile selon Jean* et *l'Épître aux Hébreux*¹². Ces croyances joueront un rôle important dans l'élaboration théologique progressive qui mènera aux dogmes portant sur la divinisation de Jésus et sur l'élaboration de la doctrine trinitaire.

Les thèmes dont traite le *Livre de la Sagesse* sont nombreux et fort diversifiés. Il en est de même des styles qu'on y rencontre. De telle sorte que des commentateurs ont cru y voir la main de plusieurs auteurs. Mais la croyance en un auteur unique s'est progressivement imposée, parce que l'ensemble du livre révèle une personnalité littéraire guidée par les mêmes idées et les mêmes préoccupations culturelles. Cet auteur, on le pense, serait un Juif fortement hellénisé habitant Alexandrie et affichant une impressionnante connaissance de l'Ancien

¹² Parfois attribuée à Paul, cette épître demeure l'œuvre d'un rédacteur que l'on n'est pas parvenu à identifier.

Testament, qu'il aurait fréquenté par l'intermédiaire de la traduction des Septante. Il aurait écrit cet ouvrage, à la toute fin de l'ère préchrétienne, peut-être après la conquête de l'Égypte par César Auguste en ~31.

L'un des thèmes qu'aborde l'auteur inconnu est la mort, dont il traite de manière progressive en l'abordant de façon répétitive et de plus en plus prononcée : 2, 20 – 24; 3, 2 - 3; 4, 7 – 14; etc. On observe aussi un usage systématique de conjonctions comme *et*, *mais*, *car*, peu usitées en hébreu, mais typiques de langues indo-européennes comme le grec et le latin.

Le *Livre de la Sagesse* peut être partagé en trois sections qui sont marquées par des réflexions et des préoccupations bien différentes. Les transitions de l'une à l'autre déroutent le lecteur, surtout quand elles se produisent, sans crier gare, à l'intérieur d'un même chapitre. Ces trois sections se présentent comme suit : 1* La destinée humaine sous le regard de la Sagesse de Dieu (chap. 1 à 5) ; 2* Éloge et recherche de la Sagesse (6, 1 – 10, 14) ; 3* Méditation inspirée par la Sagesse à propos de la sortie d'Égypte (10, 15 – 19, 22).

La première partie trace en parallèle la destinée glorieuse des justes face au sort des impies qui les persécutent. La pensée juive a évolué ; nous

l'avons dit, elle ne relègue plus à cette époque tous les humains, justes et impies, comme elle l'avait fait durant des siècles, dans un même et ténébreux Schéol. Elle oppose — c'est un signe des temps —, leurs destins en préparant pour les justes dans l'au-delà des séjours heureux où ils seront glorifiés, tandis que les autres seront relégués, comme autrefois, au pays des ombres flasques.

La deuxième partie place dans la bouche de Salomon — c'est une fiction rhétorique —, un éloge de la Sagesse qui, depuis son origine, a conduit l'histoire humaine. Elle comporte une série de leçons adressées aux rois et aux juges de la terre, les invitant à suivre l'exemple du fils de David qui, par une grâce éminente, fut gratifié des messages, des exhortations et des lumières de la Sagesse, cette conseillère privilégiée de Dieu.

Dans son *Oraison funèbre d'Henriette d'Angleterre* (1669), fille du roi britannique Charles I^{er} et d'Henriette de France, première épouse de Philippe d'Orléans, frère de Louis XIV, Bossuet voudra montrer la fragilité de la vie soumise à la puissance de « Celui à qui seul appartiennent la gloire, la majesté et l'indépendance ». Parce que la mort n'a pas hésité à frapper une aussi haute princesse, il cite en exergue un des premiers versets de cette seconde partie : *Et nunc, Reges,*

intelligite ; erudimini qui judicatis terram.
(Maintenant, ô Rois, apprenez ; instruisez-vous,
Juges de la Terre)

(Sg, 6, 1)

La troisième et dernière partie (la plus longue du *Livre de la Sagesse*) représente comme une sorte d'illustration des effets bénéfiques ou néfastes de la Sagesse suivant les personnes envers qui elle exerce son action, en prenant pour exemple les efforts des justes Hébreux vivant sous le joug égyptien pour se libérer, fuir le pays du Nil et gagner le pays de Canaan, d'où leurs ancêtres étaient venus. Les commentaires suivent attentivement les événements du *Livre de l'Exode* qui jalonnent cette épopée qui mènera les Hébreux à travers le désert du Sinaï vers la Terre promise. D'un côté, ceux-ci sont favorisés par l'attention bienveillante que leur porte la Sagesse de YaHWeH, en les abreuvant et en les nourrissant chaque jour de cailles et d'une nourriture miraculeuse, la manne, tandis que les Égyptiens, impies et persécuteurs, sont soumis à d'incessants fléaux, qui culmineront avec l'extermination des premiers-nés des familles du pays, et l'engloutissement des armées du pharaon par la fermeture soudaine des eaux de la mer Rouge, là

où peu avant les Hébreux, conduits par Moïse, étaient passés à pied sec.

Malgré ses incessantes allusions et références à certains livres bibliques — en plus de l'Exode, il puise dans le *Livre de la Genèse*, chez les prophètes, notamment Isaïe, et même chez le Siracide, qui écrivit peu de temps avant lui. L'auteur est avare de citations explicitement indiquées. Néanmoins, ces discrètes, mais fréquentes, allusions n'ont pas manqué d'attirer l'attention des exégètes avertis.

Il existe deux points doctrinaux par lesquels le *Livre de la Sagesse* enrichit la littérature sapientiale précédemment rédigée. Il s'agit de l'immortalité des justes et la personnification de la Sagesse. Ces points doctrinaux avaient certes été abordés antérieurement par d'autres écrits de la TaNaK, certains, comme les *Livres des Macchabées*, jugés comme apocryphes par la tradition rabbinique. Mais la pensée de l'auteur du *Livre de la Sagesse*, sans doute guidée, comme les Pères de l'Église, par la tradition philosophique grecque voudra approfondir ces concepts. Les tâtonnements de la pensée trinitaire chrétienne hésiteront à identifier la Sagesse, personnifiée soit par le Fils incarné en la personne de Jésus, Logos, Oint du Seigneur, soit par l'Esprit, la troisième

personne de cette trinité divine. La longue tradition rabbinique ne s'aventurera pas dans ces chemins que sa croyance en l'unicité de YaHWeH ne lui permettra pas d'aborder.

LE LIVRE DE L'ECCLÉSIASTIQUE (OU SIRACIDE)

Nous l'avons dit précédemment la canonicité de ce livre n'est admise que par les catholiques et par les diverses églises issues de l'orthodoxie grecque, les catholiques le qualifiant de texte *deutérocannonique*, c'est-à-dire canonique au second degré. Les juifs et les protestants le considèrent comme apocryphe pour une des raisons que nous avons précédemment évoquées : la perte d'une version hébraïque de ce livre. Pourtant, bien que, pendant longtemps, nous ne disposions pas d'une version complète de ce livre écrite en hébreu¹³, il est manifeste que ce texte provient du judaïsme préchrétien, et qu'il représente une pièce importante de la réflexion sapientiale juive. Mais, traditionnellement, ce livre n'était connu des exégètes chrétiens que par des versions grecque, syriaque et latine. Toutefois, en

¹³ Il semble pourtant que Jérôme disposait d'une telle version quand, à la fin du IV^e siècle, il travaillait sur la Vulgate latine, et que des érudits juifs eurent accès jusqu'au XII^e siècle à une version écrite en leur langue.

1896, quatre fragments du texte hébreu furent découverts dans un dépôt de vieux manuscrits à la synagogue du Caire. D'autres fragments y furent par la suite retrouvés, de même que dans les manuscrits de Qumran et dans les ruines de Massada. Mais seules les versions grecques, dont l'authenticité et la qualité sont confirmées par ces découvertes, peuvent revendiquer l'honneur d'être les plus complètes et les mieux fondées, ce que viennent à leur tour confirmer les versions syriaque et latine. C'est sur le texte grec que s'appuient les chercheurs et traducteurs actuels. Au premier siècle, lors du concile de Yabneh, les pharisiens jouèrent un rôle important dans le refus d'accepter la canonicité de ce livre, d'une part parce qu'il était très tardif et n'avait pas été reçu par une longue tradition, et parce qu'il brassait des idées nouvelles qui parurent suspectes à la rigoureuse orthodoxie rabbinique qui s'était imposée après la chute de Jérusalem en 70 aux mains des armées de Vespasien. Ce rejet influencera les autorités chrétiennes qui hésiteront durant longtemps avant de reconnaître cette canonicité.

Le titre *Livre de l'Ecclésiastique* (qu'il ne faut pas confondre avec le *Livre de l'Ecclésiaste* dont nous avons précédemment parlé) vient du mot grec

Ecclesiastikês, qui se réfère à l'***Ekklésia***, l'Assemblée des fidèles et rappelle que ce livre fut utilisé durant les premiers siècles de l'Église pour l'instruction des néophytes et l'édification de l'assemblée. Selon les manuscrits que l'on consulte, la Septante l'appelle ***Sagesse de Sirakh*** ou ***Sagesse de Jésus, fils de Sirakh***, tandis que la Vulgate l'intitule ***Liber Sapientiae Iehosuae, filii Sirach*** (Livre de la Sagesse de Jésus, fils de Sirach).

Contrairement à d'autres livres sapientiaux des Kethoubîm, nous ne connaissons pas le nom *réel* de l'auteur. Le livre est parsemé d'allusions à des événements qui auraient marqués la vie de l'auteur, mais ce personnage, disons-le tout de suite, est par ailleurs inconnu. On l'appelle parfois tout simplement ***Ben Sira*** (fils de Sirach). Son prénom, qui dérive de Yéhoshouah (Josué), le successeur de Moïse à la tête d'Israël, était répandu à l'époque tout comme celui de Jésus, fils de Marie, qui fut à la source du christianisme. Si on se fie à des informations données par l'un des traducteurs de la Septante, cet auteur aurait rédigé cet ouvrage vers ~180. Le traducteur grec emploie généralement le mot ***Kurios*** (Seigneur) pour traduire les noms de YaHWeH (L'Étant), d'Élohîm (Ceux d'en Haut), d'Elyôn (le Très-Haut), alors qu'il

emploie rarement le mot *Theos* qui désigne Dieu en grec. Le mot *Kurios* correspond à l'hébreu *Adonai* que les juifs pieux utilisaient pour éviter par respect de prononcer le mot sacré YaHWeH.

Ce livre est d'une appréciable longueur : il s'étend sur une cinquantaine de chapitres, sans compter un prologue ajouté par un traducteur de culture grecque. Les genres littéraires utilisés par l'auteur sont diversifiés. D'un côté, on trouve des suites de proverbes¹⁴ qui s'entassent de façon désordonnée, sans liens les uns avec les autres. De l'autre, on peut lire des exposés rigoureusement organisés abordant systématiquement un même sujet. Tout cela apparaît pêle-mêle à travers cette longue suite de chapitres. Mais, dans tous les cas, la Sagesse qui nous adresse la parole personnifie bien la Sagesse divine qui nous entoure de ses bons conseils, afin de nous guider vers YaHWeh et de nous inciter à suivre ses commandements et ses lois. Un lyrisme de haute volée, qui rappelle d'autres écrits des Kethoubîm, comme les *Psaumes*, *Job* et le *Cantique des cantiques*, parcourt les tirades à

¹⁴ Dans bien des cas, plutôt que de proverbes au sens habituel du mot il conviendrait de parler de bons conseils destinés à guider ceux et celles qui entendent se bien conduire dans les voies qui mènent au Seigneur.

travers lesquelles s'exprime cette Sagesse personnifiée. Écoutons-la :

Je suis sortie de la bouche du Très-Haut et, comme un nuage, j'ai couvert la terre. / J'ai habité dans les cieux et mon trône était une colonne de nuée. / Seule, j'ai fait le tour du cercle des cieux, j'ai parcouru la profondeur des abîmes. / Dans les flots de la mer, sur toute la terre, chez tous les peuples et toutes les nations, j'ai régné. / Parmi eux tous j'ai cherché le repos, j'ai cherché en quel patrimoine m'installer. / Alors le Créateur de l'univers m'a donné un ordre, Celui qui m'a créée m'a fait dresser ma tente. / Il m'a dit : « Installe-toi en Jacob, entre dans l'héritage d'Israël. » / Avant les siècles, dès le commencement il m'a créée, éternellement je subsisterai. / Dans la Terre sainte, en sa présence, j'ai exercé les fonctions du culte, et c'est ainsi qu'en Sion je me suis établie. / Et que dans la cité bien aimée j'ai trouvé mon repos, qu'en Jérusalem j'exerce mon pouvoir. / Je me suis enracinée chez un peuple plein de gloire, dans le domaine du Seigneur, en son patrimoine. / J'y ai grandi comme le cèdre du Liban, comme le cyprès sur le mont Hermon. [...] Venez à moi, vous qui me désirez ; et rassasiez-vous de mes produits. / Car mon souvenir est plus doux que le miel, et mon héritage plus doux qu'un rayon de miel. / Ceux qui me mangent auront encore faim, et ceux qui me boivent auront encore soif¹⁵. / Celui qui m'obéit n'aura pas à en rougir et ceux qui font mes œuvres ne pécheront pas. (*Si*, 24, 3 – 13 ; 19 – 22)

Ici cesse le discours de la Sagesse à son propre propos. Dans les versets qui terminent le chapitre 24 du *Siracide*, l'auteur identifiera la Sagesse à la Loi révélée au peuple juif durant l'Exode. Abruptement, le chapitre suivant enchaînera de nouveau les proverbes de façon désordonnée, tout en commençant avec quelques proverbes *numériques*, comme ceux que nous avons

¹⁵ On retrouvera dans la bouche de Jésus l'écho de ces paroles.

précédemment rencontrés dans le *Livre des Proverbes*.

Il est trois choses que mon âme désire, qui sont agréables à YaHWeH et aux hommes : / l'accord entre frères, l'amitié entre voisins, un mari et une femme qui s'entendent bien. / Il est trois sortes de gens que déteste mon âme, et dont l'existence me met hors de moi : un pauvre gonflé d'orgueil, un riche menteur, un vieillard adultère et dénué d'intelligence. [...] Il y a neuf choses qui me viennent à l'esprit et que j'estime heureuses / et une dixième que je vais vous dire : / un homme qui trouve sa joie dans ses enfants, / celui qui voit de son vivant la chute de ses ennemis ; heureux celui qui vit avec une femme sensée, / celui qui ne laboure pas avec un bœuf et un âne, / celui qui n'a jamais péché par la parole / celui qui ne sert pas un maître indigne de lui ; / heureux celui qui a trouvé la prudence / et qui peut s'adresser à un auditoire attentif ; comme il est grand celui qui a trouvé la sagesse / mais personne ne surpasse celui qui craint YaHWeH. / Car la crainte de YaHWeH l'emporte sur tout : / celui qui la possède à qui le comparer. (*Si*, 25, 1 – 2 ; 7 – 11)

En dépit de ses incessantes références aux anciennes traditions de la religion d'Israël — on ne saurait douter que l'auteur fût un juif pieux, car Ben Sira s'efforce de convaincre ses lecteurs judéens de la valeur éminente de l'héritage culturel et religieux qu'ils ont reçu, capable de résister aux attirantes fascinations de l'hellénisme proposé par les autorités séleucides — seuls les juifs alexandrins fortement teintés de culture grecque et les chrétiens des premiers siècles l'accueillirent comme un texte canoniquement inspiré. On devine derrière ces partages les tensions qui, durant les derniers siècles avant notre ère, agitèrent le

judaisme et donnèrent naissance aux sadducéens, aux zélotes, au pharisaïsme, à l'essénisme, au mouvement de Jean le Baptiste, dit le Précurseur, et, surtout, préparèrent la voie à la naissance et à l'essor du christianisme. Le stoïcisme des philosophes grecs servira de liant entre ces courants plus ou moins, opposés, et, alors que la saveur hellénique du *Livre de l'Ecclésiaste* était dominée par l'épicurisme, le stoïcisme de *l'Ecclésiastique* est fortement teinté par la puissante pensée néo-pythagoricienne fort à la mode chez les Alexandrins quand ce livre fut rédigé.

Canonique ou non, le Livre du *Siracide* fut reçu avec ferveur par les penseurs et les littérateurs juifs. Il est fréquemment cité dans le Talmud et dans les écrits des rabbins médiévaux. On a également remarqué l'influence qu'il a exercée dans les textes de la liturgie juive, notamment à l'occasion des fêtes du Grand Pardon (Yom Kippour), qui marquent un sommet de l'année liturgique juive.

Les exégètes et les commentateurs contemporains ont proposé des manières fort diverses de découper ce long texte souvent décousu. L'une d'elle, que nous empruntons à

l'introduction à ce livre présentée par la TOB (La Traduction œcuménique de la Bible) apparaît comme suit :

Prologue : rédigé par un traducteur grec, ce prologue n'est pas considéré comme canonique ; il propose, ce qui deviendra une tradition tant chez les juifs que chez les chrétiens, une tripartition des écrits de la TaNaK (Ancien Testament) comprenant la Loi, les Prophètes et les autres écrits ;

A) 1.1 – 16, 23 : *Le mystère de la Sagesse*

Si haute et mystérieuse qu'elle soit, la Sagesse n'existe qu'unie à Dieu et donnée par Lui ; déjà dans la période préchrétienne (voir par exemple le prophète Joël 3, 1 – 2), puis dans le Nouveau Testament, la Sagesse est identifiée à l'Esprit de Dieu ; ainsi était tracée la voie qui mènera à la doctrine trinitaire qui sera proclamée au premier concile de Nicée (385).

B) 16, 24 – 23, 27 : *rôle de la Sagesse de Dieu dans la création*

Le texte puise abondamment dans les premiers chapitres du *Livre de la Genèse*, où sont exposés la création du monde, de l'homme et de la femme, ainsi que leur destinée hors du premier jardin. La sagesse de Dieu s'exprime par la création, celle de l'être humain par sa parfaite docilité aux prescriptions et aux interdits de la Loi

C) 24, 1 – 32, 13 : *Éloge de la Sagesse*

La Sagesse prononce son propre éloge. Cette section élabore les doctrines qui seront développées à propos de la Sagesse tant chez les juifs que chez les chrétiens. Pour les juifs, la Sagesse représente la personnification d'un attribut divin qui se manifeste avant tout par la Loi, qui préexiste à la création. Le christianisme poussera ces réflexions jusqu'à l'identification de cette Sagesse avec l'Esprit-Saint conçu comme la troisième personne d'un Dieu trine. Ben Sira, juif de stricte observance, n'aurait pas imaginé que sa conception de la Sagesse, si haute qu'elle soit, serait haussée à un tel sommet.

D) 32, 14 – 42, 14 : *La crainte de Dieu*

Cette section reprend le thème de la crainte de Dieu qui avait été exposé au tout début du *Livre du Siracide* : « La crainte du Seigneur est gloire et fierté, joie et couronne d'allégresse. / La crainte du Seigneur réjouit le cœur, donne joie, gaieté et longue vie. / Pour qui craint le Seigneur, tout ira bien à la fin ; au jour de sa mort, il sera béni. » (*Si*, 1, 11 – 13) Cette section reprend des enseignements qui portent sur la poursuite de la justice et sur la vie intérieure. Deux phares guident l'activité du fidèle : la conscience droite et la révélation du message divin. La pensée de Paul et

des autres épistoliers du Nouveau Testament se laissera éclairer par la doctrine exposée ici.

E) 42, 15 – 50 : Grandeur et sagesse de Dieu

Cette grandeur et cette sagesse se manifestent d'abord dans la splendeur des œuvres de la nature, dans l'ordonnance dont elles témoignent, et par l'histoire d'Israël, illustrée par cette succession d'ancêtres pieux (des *hassidim*), qui ont précédé et même favorisé, selon certains commentateurs, l'essor des pharisiens, des esséniens et du judaïsme rabbinique ultérieur, ainsi que, indirectement, celui des chrétiens. Le verset « Les œuvres du Seigneur furent créées par la Parole. » (*Si*, 46, 15) rappelle le début de l'*Évangile selon Jean* qui identifie le Verbe de Dieu avec l'auteur de la création : « Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu. Il était au commencement avec Dieu. Tout fut par lui, et sans lui rien ne fut. » (*Jn*, 1, 1 – 3) Rappelons que le mot Verbe employé ici vient du *Verbum* de la Vulgate et traduit le mot *Logos* du texte originel, qui signifie à la fois Parole et Raison. Ainsi pour les chrétiens, la Sagesse de Dieu sera identifiée tantôt avec l'Esprit-Saint, tantôt avec Jésus vu à la fois comme Parole et Raison. Sans le savoir, par ses réflexions sur la Sagesse de Dieu, le Siracide préparait la voie à un dogme fondamental de

l'Église des premiers siècles. Ces rapprochements rappellent l'étonnante proximité qui lie les intuitions de ce juif pieux avec l'essor du christianisme. On comprend que les juifs du premier siècle se soient sentis mal à l'aise devant ce texte quand vint le moment d'en reconnaître la canonicité. Mais il apparaît étonnant que luthériens et calvinistes (qui croyaient à la Trinité) se soient au XVI^e siècle crus obligés de suivre cette même voie.

Appendices : 51, 1 -30

Ces appendices comprennent deux psaumes, dont le premier est une action de grâce rendu au Seigneur par Jésus, fils de Sirac, et le second la recherche passionnée de la Sagesse par l'auteur ; l'authenticité de ces psaumes — entendons par là le fait que leur composition doive être attribuée à Ben Sira, l'auteur des cinquante premiers chapitres du livre, fait l'objet de vives discussions. La découverte d'une version hébraïque de ce second psaume dans les manuscrits de la mer Morte porte à conclure que Ben Sira n'en est pas l'auteur. En revanche, l'attribution du premier psaume à cet auteur demeure ouverte. Tous s'entendent cependant pour considérer comme possible, sinon probable, l'hypothèse voulant que si le Siracide n'est pas l'auteur de ce chapitre, les psaumes qui

le composent furent volontairement joints par lui au texte principal.

À l'insoutenable problème du Mal, l'auteur n'apporte au premier abord qu'une réponse qui se limite pour le juste à une récompense et pour le méchant à une punition, administrées l'une et l'autre en ce monde. Tout se passe comme si les leçons des Macchabées qui débordent vers un autre monde situé au-delà de la mort, ne lui étaient pas parvenues, ou qu'il n'avait pas senti le besoin d'en tenir compte. Les justes, vainqueurs des épreuves qui leur furent infligées, ont reçu du Seigneur le témoignage d'une attention et d'un amour particuliers. Cette leçon, qui date du moment où Isaac faillit être immolé à la volonté de YaHweH par un Abraham prêt à tous les sacrifices, parcourt toute la Bible. Elle imprègne le *Livre de Job*, et continue à soutenir les douloureuses épreuves auxquelles fut soumis le peuple juif tout au long de son histoire. On la retrouve dans les deux grandes traditions religieuses qui émaneront du judaïsme : le christianisme et l'islam.

Nous terminons ici avec l'*Ecclésiastique* l'étude du dernier des six livres qui forment, selon la Bible de Jérusalem et le dogme catholique, la troisième

partie de la l'Ancien Testament tel que défini par le concile de Trente.